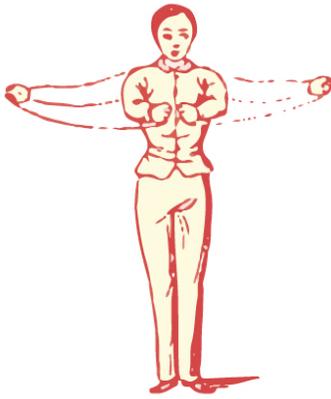


En deçà du signifiant du transfert : le moment de la question

Gilles Chatenay



Dans le Séminaire VIII, Lacan développe le ressort du transfert en lien avec la question du signe, du symbole et du signifiant¹.

Le signe représente, pointe vers *quelque chose*, vers l'objet. Disons que le signe *présente* l'objet.

Le symbole, lui, vient au contraire en *l'absence* de quelque chose – il n'est que de penser aux premiers symboles gravés sur des tombes, c'est-à-dire sur des disparus. Le symbole présentifie

l'absence. Ce symbole, Lacan l'écrit Φ . Et il dit que « c'est peut-être [...] le seul signifiant qui mérite dans notre registre, et d'une façon absolue, le titre de symbole² ».

Le signifiant lui aussi vient sur fond d'absence. Mais en tant que signifiant, il appelle la dimension du signifié. Or le sens ne peut advenir que comme effet d'une articulation de plusieurs signifiants, d'une chaîne. Le signifiant ne pointe pas vers l'objet présent, il ne représente pas que l'absence de celui-ci, il pointe vers d'autres signifiants.

Ces abords du signe, du symbole et du signifiant ne sont pas aussi discriminants qu'il pourrait sembler. Ainsi Lacan peut dire que le symbole Φ est un signifiant. Ou encore, avançons que des signes peuvent fonctionner comme des signifiants : il suffit qu'ils soient ordonnés en un faisceau d'indices, qui appelle interprétation.

Le symbole Φ est un signifiant, mais un signifiant très singulier, puisqu'il vient à la place « où se produit le manque de signifiant³ ». Lacan nous donne un exemple clinique de cette production avec les questions de l'enfant : « *Qu'est-ce que c'est, courir ? Qu'est-ce que c'est, taper du pied ? Qu'est-ce que c'est, un imbécile ?* [...] De quoi s'agit-il, dans ce moment de la question ? – sinon du recul du sujet par rapport à l'usage du signifiant lui-même, et de son incapacité à saisir ce que veut dire qu'il y ait des mots, que l'on parle, et que l'on désigne telle chose si proche par ce quelque chose d'énigmatique qui s'appelle un mot ou un phonème⁴. »

Le moment de la question, c'est le moment où est éprouvé par l'enfant la coupure radicale entre les mots et les choses. Dans son Séminaire XI⁵, Lacan reviendra sur ce point pour expliquer qu'aucune réponse ne peut satisfaire l'enfant : « Il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? ». Cette question est sans clôture : je ne peux *au moment où je le dis* dire pourquoi maintenant je dis ce que je dis.

¹ Extrait du séminaire théorique de la Section Clinique de Nantes de mars 2017. Le texte intégral est en ligne sur le site de la SCN.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2001, p. 283.

³ *Ibid.*, p. 282.

⁴ *Ibid.*, p. 286.

⁵ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973, p. 194.

La question sous-jacente est « Que veux-tu ? ». C'est une question sur le désir de l'Autre, et il n'y a pas de signifiant du désir de l'Autre – seulement des signes. Le moment de la question, c'est le moment où est éprouvé le manque d'un signifiant dans l'Autre qui dirait son désir.

C'est pourquoi Alcibiade, qui sait que Socrate le désire, « demande à le voir, [...] veut le voir, comme signe⁶ » : il rejette Φ , symbole du phallus, qui ne fait que présentifier le manque d'un signifiant, le vide, et demande des signes, qui eux pointerait vers l'objet, la chose, la jouissance. « Et c'est aussi bien pourquoi Socrate refuse. Car ce n'est là qu'un court-circuit. Voir le désir comme signe n'est pas pour autant accéder au cheminement par où le désir est pris dans une certaine dépendance, qui est ce qu'il s'agit de savoir⁷. » Le questionnement socratique est tout entier orienté vers la mise au jour de ce cheminement. Socrate peut bien désirer charnellement Alcibiade, mais il consacre sa vie à un autre désir, qui est désir de savoir.

« Vous voyez ici, dit alors Lacan, s'amorcer le chemin que je tente de forer vers ce qui doit être le désir de l'analyste. Pour que l'analyste puisse avoir ce dont l'autre manque, il faut qu'il ait la nescience en tant que nescience⁸. » On ne peut désirer savoir que si l'on ne sait pas déjà. Mais pour l'analyste, il faut quand même en savoir un peu : « Il faut qu'il soit sous le mode de l'avoir, qu'il ne soit pas, lui aussi, sans l'avoir, qu'il ne s'en faille de rien qu'il soit aussi nescient que son sujet. » Pourquoi ne doit-il pas être sans l'avoir, ce presque rien de savoir ? Pour qu'il puisse *avoir ce dont l'autre manque* : il s'agit de la supposition de savoir que l'analysant fait à l'analyste, du transfert dont il doit être averti.

Il y a tromperie dans cette supposition de savoir faite à l'analyste, dans la mesure où lui serait supposé un savoir sur l'analysant qui ne serait pas issu des seuls dires de celui-ci : tout ce que l'analyste sait de l'analysant, il le construit de ce que celui-ci lui dit, et de comment il le lui dit. Un autre savoir est cependant exigé de l'analyste : celui qu'il a produit dans sa propre analyse. « En fait, il n'est pas lui aussi sans avoir un inconscient. Sans doute est-il toujours au-delà de tout ce que le sujet sait, sans pouvoir le lui dire. Il ne peut que lui faire signe⁹. »

⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VIII, *Le transfert*, op. cit., p. 279.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.* La nescience est l'état de celui qui ne sait pas.

⁹ *Ibid.*, p. 280.